

PETITE BIBLIO
PAYOT
ESSAIS

NATACHA CHETCUTI **SE DIRE LESBIENNE**

VIE DE COUPLE, SEXUALITÉ, REPRÉSENTATION DE SOI



« Il y a quelque chose de naturel. »

Cet essai est le premier à s'être attaché à l'intimité des lesbiennes en s'appuyant sur des récits de vie aussi bien hétérosexuels que lesbiens. Décrivant les trois parcours qui mènent à la construction de soi comme lesbienne et s'intéresse au *coming out*, montrant en particulier que la mise en couple est une manière privilégiée de se dire et de se révéler socialement lesbienne. S'il étudie les modalités de la rencontre et les manières d'être en couple, il tire également son originalité de l'analyse des scripts sexuels des lesbiennes et comporte en outre un très utile petit glossaire du vocabulaire lesbien.

Natacha Chetcuti-Osorovitz, sociologue, est maîtresse de conférences à Centrale Supélec et chercheure au laboratoire « Institutions et dynamiques historiques de l'économie et de la société » (IDHES) de l'École normale supérieure de Paris-Saclay.

Natacha Chetcuti

Se dire lesbienne

Vie de couple, sexualité,
représentation de soi

Préface de Michel Bozon

PETITE BIBLIO
PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
www.payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture :
Sara Deux – Illustration : © Alice Wietzel

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2010,
et 2012, 2021 pour l'édition de poche

ISBN : 978-2-228-92901-1

PRÉFACE

Le lesbianisme, vu de la sexualité

par Michel Bozon

Comment peut-on être lesbienne ? À la façon de l'auteur des *Lettres persanes*, on pourrait ironiser sur ceux qui posent une telle question. Si les femmes homosexuelles sont plus proches de nous que les Persans au XVIII^e siècle, on écrit pourtant fort peu sur elles, alors que les travaux et ouvrages sur les homosexuels masculins sont désormais légion. Pour le sens commun, les lesbiennes n'existent guère. Ignorées socialement, elles le sont aussi théoriquement. L'ouvrage pionnier de Natacha Chetcuti relève ainsi un véritable défi, en donnant la parole aux lesbiennes et en nous rendant compréhensibles leurs parcours, leurs expériences et leurs points de vue sur la sexualité, le couple et l'intimité. Au passage, elle se fait inventrice de concepts.

Il s'agit moins pour l'auteure d'élaborer une théorie politique du lesbianisme que de faire comprendre comment des femmes se mettent en mouvement et entrent dans un processus de *déshétérosexualisation*. À travers ce concept qu'elle nourrit d'exemples tout au long du livre, Natacha Chetcuti nous rend sensible l'expérience fondamentale des lesbiennes. Initialement, toutes les femmes sont

socialisées dans un cadre normatif hétérosexuel, et connaissent l'injonction à former un couple (hétérosexuel) et à procréer. Mais certaines, qui vont se dire lesbiennes, prennent l'initiative de s'éloigner de la voie hétéronormée et des catégories binaires de genre. Que font-elles donc de leur bagage initial ? Peuvent-elles s'en affranchir complètement ? S'interrogeant sur le comment plutôt que sur le pourquoi, Natacha Chetcuti nous guide en sociologue sur les chemins et les territoires du lesbianisme. La grande richesse du livre est de prendre pour objet des parcours et des pratiques plutôt que de reprendre des discours généraux et des professions de foi. En somme, l'auteure construit la *théorie des pratiques* de ces femmes, analysant leurs modes de subjectivation et les formes que prend leur remise en cause des catégories et cadres majoritaires. Sortir de l'hétérosexualité, est-ce sortir de la catégorie de femme et en quoi ? Natacha Chetcuti donne chair à la fameuse proposition de Monique Wittig.

L'érudition de Natacha Chetcuti sur les théories du lesbianisme est sans faille, mais l'originalité de l'ouvrage tient d'abord à la richesse des entretiens qu'elle a menés auprès de femmes lesbiennes. L'enquête laisse de côté la bisexualité et les « identités fluctuantes » pour se tourner vers les femmes qui ont rompu radicalement avec l'hétérosexualité. La chercheuse a ainsi fréquenté pendant des années des lieux de sociabilité lesbienne à Toulouse et à Paris, associations, festivals, cafés, lieux festifs, soirées. Elle s'est entretenue, souvent de façon répétée, avec une vingtaine de femmes rencontrées à partir de ces lieux. Une confiance s'est établie avec ces femmes, mais l'approche de la chercheuse ne se fonde pas sur l'observation participante, qui reste d'ailleurs une méthode assez marginale dans la sociologie de la sexualité. Au-delà de l'empathie avec les enquêtées, la

richesse des entretiens de Natacha Chetcuti tient à sa capacité à mobiliser la réflexivité qu'ont acquise ces femmes sur elles-mêmes et sur les normes dominantes. Les entretiens font la part belle aux parcours qui les ont menées vers le lesbianisme, à la manière dont elles se nomment et se mettent en scène, à leurs pratiques de révélation ou de dissimulation ainsi qu'à leur expérience du couple et de la sexualité, et aux réflexions qu'elle leur suggère. Parallèlement, une dizaine d'hétérosexuelles féministes ont été interrogées : il s'agissait de constituer un groupe de comparaison, engagé lui aussi pour l'égalité entre femmes et hommes, mais différemment des lesbiennes.

Devenir lesbienne présuppose, selon Natacha Chetcuti, une *nomination de soi*. Prises entre invisibilité et stigmatisation du lesbianisme, les femmes qui ont des rapports sexuels avec des partenaires de même sexe ne se perçoivent en effet pas immédiatement ou systématiquement comme lesbiennes ou homosexuelles. L'auteure montre que dans la déprogrammation de la socialisation hétérosexuelle, l'étape inaugurale est plutôt une relation avec une femme *qui se déclare elle-même lesbienne* et qui désigne sa partenaire comme telle. Se reconnaître homosexuelle n'est jamais une simple découverte personnelle. Pour se défaire de la médiation obligatoire des hommes, il faut passer par celle de femmes qui s'en sont déjà émancipées.

Au-delà de la reconnaissance et de la désignation de soi, on ne peut se dire lesbienne sans mettre en œuvre une stratégie personnelle de *déploiement du genre*, selon l'expression très parlante de Natacha Chetcuti. Dans la mesure où sexualité et sexe ne s'accordent plus aux canons hétérosexuels, les femmes homosexuelles doivent se poser la question de la mise en scène de soi, qui perd toute son évidence. La volonté de prendre ses distances à

l'égard de la représentation traditionnelle du féminin est puissante, mais forger son propre code de genre, à travers le style vestimentaire ou le comportement, ne va pas de soi, dans la mesure où il n'est plus possible de se laisser porter par les prescriptions hégémoniques (celle qu'expriment par exemple les revues féminines). Natacha Chetcuti décrit finement le continuum des représentations de soi disponibles dans la contre-culture lesbienne, de la variante *butch* qui manipule des traits masculins, pas systématiquement assemblés de manière cohérente, à la posture *fem*, qui utilise de manière emphatique mais ironique des attributs féminins. Même s'il existe une infinité de variantes stylistiques minoritaires, qui prennent la forme de catégories pratiques bien connues des femmes interrogées (*stone butch*, *pilote princesse*, etc.), il n'y a aucune obligation de constance dans le style. En définitive l'*androgynie*, ou stratégie de l'entre-deux, est de loin le choix préférentiel parmi les personnes interrogées. Cette stratégie indique une prédilection pour la neutralisation de l'apparence, en somme un choix de non-choix, ni trop féminin ni trop masculin.

Le couple occupe une place privilégiée dans le livre, comme dans les parcours personnels des femmes interrogées. Tout se passe comme si le lesbianisme, frappé d'invisibilité au niveau individuel, et moins visible publiquement que son homologue gai, trouvait une expression préférentielle dans la conjugalité. Ainsi s'explique peut-être la manière dont les femmes enquêtées se révèlent à leurs parents. Dans la mesure où leurs familles n'acceptent pas et ne prennent pas au sérieux le lesbianisme comme choix individuel, les femmes annoncent qu'elles vivent avec une partenaire, ce qui indique une orientation sur laquelle il est moins facile de revenir. Dans le même

temps, il s'agit d'un mode de vie dont la normalité peut rassurer.

Parmi les femmes en couple, domine un discours de ferme refus de l'extraconjugalité. Le scénario d'une sexualité récréative, très présent chez les gais, est absent parmi les lesbiennes interrogées par Natacha Chetcuti. Le désir exclusif des deux partenaires l'une pour l'autre est perçu comme le fondement du couple. La pratique dominante est celle de la monogamie sérielle, dans le cadre de couples qui durent peu. Cette fragilité paradoxale est liée à la contradiction entre l'insistance sur le couple, comme lieu de l'accomplissement de soi, et la volonté de se réaliser pleinement, en refusant toute limitation à l'autonomie personnelle. Le fantasme ou le désir pour une autre femme, même lorsqu'il ne se réalise pas, est créateur de tension. Mais Natacha Chetcuti met aussi en évidence parmi les femmes interrogées l'existence de ce qu'elle nomme un *multipartenariat affectif durable* avec les anciennes partenaires, avec permanence de liens de tendresse et de solidarité. Cette structure affective inscrite dans la durée vient ainsi compenser la fragilité des engagements conjugaux. Les relations amoureuses, malgré la brièveté des couples, génèrent des réseaux de sociabilité durables. Il est intéressant de retrouver ici une idée de Charles Fourier qui imaginait déjà, il y a deux siècles, que dans une société utopique – qu'il intitulait *harmonie* – les amours produiraient de l'amitié, et que les individus garderaient ainsi des « traces d'amitié » de toutes les histoires vécues.

Mais l'ouvrage de Natacha Chetcuti est avant tout une contribution remarquable à la sociologie de la sexualité. En sociologue, l'auteure envisage l'ensemble des pratiques et des enjeux matériels de la sexualité : les relations, les représentations, les actes et les corps, inscrits dans les rapports de genre. Entendue en ce

sens, la sexualité apparaît comme un des meilleurs indicateurs de ce qui distingue les lesbiennes des autres femmes.

Natacha Chetcuti s'appuie principalement sur une analyse des *scripts sexuels*, selon la terminologie proposée par les sociologues John Gagnon et William Simon*. D'après ces auteurs, la vie sexuelle se construit à partir de séquences d'actes et de manières de faire intériorisés, qui définissent tout l'agir sexuel. L'engagement dans la sexualité implique des processus d'apprentissage, de reconnaissance d'états psychiques et corporels, et de négociation interindividuelle : il y a ainsi des scénarios du désir et du plaisir. Une comparaison des scénarios lesbiens et des scénarios hétérosexuels est particulièrement significative. Le script lesbien définit un paysage des pratiques et une vision du plaisir spécifiques, qui découlent eux-mêmes d'un certain type de rapports entre partenaires.

Composante attendue d'un rapport sexuel tant chez les lesbiennes que chez les femmes hétérosexuelles, l'orgasme n'est pas perçu de la même façon chez les unes et chez les autres. Natacha Chetcuti montre que, pour les premières, l'orgasme est pensé systématiquement dans un cadre de réciprocité, au point que le plaisir de l'une équivaut au plaisir de l'autre. Les femmes hétérosexuelles interrogées ressentent moins fortement cette symétrie, et ont une certaine difficulté à se sentir « sujets de désir ». Cette différence tient au caractère androcentré de l'échange sexuel et à la centralité du coït vaginal

* Voir John H. Gagnon, *Les Scripts de la sexualité. Essai sur les origines culturelles du désir*, préface d'Alain Giami, Paris, Payot, 2008 et Michel Bozon, Alain Giami, « Les scripts sexuels ou la mise en forme du désir », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 128, juin 1999, p. 68-72.

chez les hétérosexuelles, qui rendent invisibles ou secondaires tout un ensemble de pratiques non pénétratives. La pénétration ne joue pas le même rôle chez les lesbiennes. Des pratiques de type pénétratif existent bien parmi elles, mais elles ont un caractère beaucoup moins systématique : la pénétration vaginale ou anale avec les doigts est la plus fréquente, alors que la pénétration par objet est moins répandue. La pratique du cunnilingus est considérée comme correspondant à un niveau d'intimité assez élevé. En raison de l'interchangeabilité des rôles, la pénétration n'est d'ailleurs pas liée à une division de genre stricte, comme chez les hétérosexuelles, et le script sexuel peut être totalement réécrit en fonction de la partenaire.

Natacha Chetcuti constate que, chez les lesbiennes, les mises en scène de soi et le système des rôles dans le script sexuel ne sont pas nécessairement en congruence. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la posture *butch* et la posture *fem* ne se traduisent pas dans des places sexuelles intangibles, qui correspondraient à des identités individuelles fixes. Même si l'une des deux a une plus grande maîtrise du scénario, cela implique avant tout pour elle une obligation d'attention à la partenaire. Les *fems* n'ont ainsi pas à mener une lutte permanente pour échapper à une condition d'objet, et les *butchs* ne peuvent pas se dispenser d'être à l'écoute. L'autre n'étant jamais soi, il n'y a jamais tentation d'un effacement des frontières. La maîtrise de soi et l'attention à l'autre sont toujours requises. Le couple *butch-fem* peut jouer sur des registres de pouvoir, il n'est pas l'expression d'une domination. Pour toutes, hétérosexuelles et lesbiennes, il est important de « prendre en main » les rapports sexuels. Mais, alors que pour les hétérosexuelles féministes il s'agit de socialiser le partenaire masculin, ce qui représente toujours un effort ou une

lutte, les lesbiennes décrivent dans leur majorité ce que Natacha Chetcuti nomme de façon expressive un *concert androgyne normatif*, dans lequel équilibre, réciprocité et symétrie du don sont les principes de base.

En sociologue de la sexualité, Natacha Chetcuti décrit un jeu des corps, qui traduit les rapports sociaux où les individus sont inscrits. L'importance de la sexualité est qu'elle contribue en retour à structurer et reproduire les rapports sociaux dont elle dépend en les incorporant dans l'intimité, aux niveaux mental et interindividuel. La sexualité est donc un bon point d'observation pour évaluer le degré de remise en cause de l'hétéronormativité par les lesbiennes. Par bien des aspects, on peut dire que ces dernières ont désappris les postures traditionnelles des femmes. L'interchangeabilité des rôles dans la sexualité et l'absence de médiation masculine contribuent à modifier toute la manière dont elles se pensent comme sujets et dont elles pensent leur rapport aux autres. Mais Natacha Chetcuti montre aussi qu'elles ont hérité du modèle de l'amour romantique la conception d'un lien indissociable entre amour et érotisme, dont on peut dire qu'il vise à contenir la sexualité des femmes. De cette norme découle l'importance particulière du couple, et peut-être le fait que ces femmes, malgré leurs choix de vie, sentent autant que les femmes hétérosexuelles la force de l'injonction de procréation.

Plus généralement, les lesbiennes doivent vivre dans une société marquée par la domination du masculin et par les inégalités sociales entre femmes et hommes, où elles subissent une « double peine », comme femmes et comme homosexuelles. L'idéal de l'*androgynie*, si présent chez les femmes homosexuelles en France, traduit bien l'ambiguïté de leur situation. Il constitue le symbole concret d'une

dissolution rêvée du genre, mais peut traduire aussi une stratégie de prudence et de discrétion. Natacha Chetcuti dresse avec ce livre, qui fera date, un portrait concret et chaleureux de ces femmes qui ont pris leurs distances avec les normes sociales androcentrées, dans une société où celles-ci continuent à prévaloir.

En définitive, Natacha Chetcuti montre que la sexualité, dans la mesure même où elle est un objet sensible, peut et doit être traitée avec la même rigueur et la même réflexivité que tous les autres objets scientifiques. Qu'elle porte sur les comportements gais, lesbiens ou majoritaires, sur la sexualité en prison, en banlieue ou chez les étudiants, sur la sexualité conjugale, sur la prostitution ou sur l'échange, la recherche sur la sexualité passe par la remise en cause des présupposés communs et par l'établissement d'une distance contrôlée à l'objet. Ce livre sur l'intimité des lesbiennes fait ainsi partie de ces œuvres qui nous permettent de renouveler notre regard sur les normes établies et sur le fonctionnement de notre société.

Michel BOZON
(juillet 2010)

« Transformer le silence en paroles et en actions est un acte de révélation de soi, et cet acte semble toujours plein de dangers. [...] La raison du silence, ce sont nos propres peurs, peurs derrière lesquelles chacune d'entre nous se cache – peur du mépris, de la censure, d'un jugement quelconque, ou encore peur d'être repérée, peur du défi, de l'anéantissement. Mais par-dessus tout, je crois que nous craignons la visibilité, cette visibilité sans laquelle nous ne pouvons pas vivre pleinement. [...] Or cette visibilité, qui nous rend tellement vulnérables, est la source de notre plus grande force. Pour transformer le silence en paroles et en actes, il est fondamental que chacune de nous établisse et analyse sa place dans cette transformation, et reconnaisse le rôle vital qu'il joue contre nous. [...] Et quand les paroles des femmes crient pour être entendues, nous devons chacune, prendre la responsabilité de chercher ces paroles, de les lire, de les partager et d'en saisir la pertinence pour nos vies. [...] Le fait que nous soyons ici ensemble, et que je prononce ces paroles, est une tentative de briser ce silence, et de construire des ponts entre nos différences, car ce ne sont pas nos différences qui nous immobilisent, c'est le silence. Et tant de silences doivent être brisés ! »

Audre LORDE, *Transformer le silence
en paroles et en actes*

À Hélène Rouch
« On dit, tant je l'aimais qu'en elle encore je vis. »
Monique WITTIG, *L'Opopanax*

INTRODUCTION

Comment se dit-on lesbienne dans une société structurée par l'hétérosexualité ? Comment vivre son couple dans le contexte actuel, marqué par une semi-légalisation des couples de même sexe ? Comment ces couples, qui ne sont pas fondés sur la différence des sexes, vivent-ils leur sexualité ? Une telle position permet-elle de repenser les normes de la masculinité et de la féminité ? Telles sont les principales questions traitées dans ce livre. Issu d'une enquête sociologique¹ menée, pendant cinq ans, auprès de femmes se définissant comme lesbiennes, et d'autres hétérosexuelles², il se propose ainsi, à partir de ce qu'elles disent de leur vie affective, amoureuse et sexuelle de rendre compte d'une construction contemporaine du lesbianisme.

Malgré la diversité des parcours, les récits biographiques rassemblés témoignent tous de difficultés liées à la formation et à l'adoption d'une « identité³ » marginalisée et dévalorisée, et ce quels que soient les parcours de chacune et le degré d'acceptation de leur propre homosexualité. Les manières de se dire – ce que l'on appelle l'autonomination – ne vont pas de soi ; il ne suffit pas de vivre des relations avec des femmes pour se nommer lesbienne.

On finit par se dire lesbienne au terme de trois types de parcours que les récits de vie m'ont permis d'identifier.

Les *parcours exclusifs* sont vécus par des femmes qui n'ont jamais eu de relations sexuelles avec des hommes. Ce sont les moins nombreuses. Elles ont le plus souvent connu leur première relation sexuelle avec une femme entre 20 et 24 ans.

La faible proportion de parcours exclusifs est sans doute à mettre en relation avec la contrainte à l'hétérosexualité qui semble s'imposer avec plus de force pour les femmes que pour les hommes, si l'on en croit les résultats d'ordre quantitatif des enquêtes nationales et internationales⁴. En 2003, les données présentées dans l'enquête sur les violences faites aux femmes⁵ montrent que, parmi les femmes qui ont eu des rapports homosexuels, une écrasante majorité, 93 %, ont également eu des rapports avec des hommes⁶ selon les données de l'enquête sur les comportements sexuels en France (CSF), seulement 0,3 % des 12 364 réponses font état de parcours homosexuels exclusifs⁷.

Plus fréquents, les *parcours* que je qualifie de *simultanés* sont composés de femmes ayant vécu leur premier rapport sexuel entre 13 et 22 ans. Elles ont commencé leur vie sexuelle avec une femme ou un homme dans une même période, pour ensuite ne vivre que des relations avec des femmes. Parfois, certaines continuent à vivre des relations passagères avec des hommes.

Les *parcours progressifs* sont largement majoritaires. Ils se distinguent des autres parcours par la durée de l'expérience hétérosexuelle, mais également par les types de relations engagées avec les hommes. L'orientation sexuelle à laquelle les interviewées se réfèrent dans ce cas est l'hétérosexualité exclusive ou bisexuelle, au moins dans le premier temps de leur cheminement sexuel. La plupart d'entre elles ont connu leurs premières expériences sexuelles avec un homme avant l'âge de 21 ans et les

trois quarts ont vécu plusieurs relations sexuelles et affectives avec des hommes, s'accompagnant généralement de périodes de vie conjugale, dont la durée s'étend de quatre à dix ans. Pour certaines, ces périodes ont parfois été entrecoupées d'expériences sexuelles passagères avec des femmes, sans influence sur leur définition sexuelle. Après avoir vécu cinq à dix ans de conjugalités hétérosexuelles, elles s'engagent le plus souvent dans des relations avec des femmes de manière exclusive. Certaines ont vécu des périodes de quatre à cinq années de fluctuation du désir avec des partenaires de sexe différent et de même sexe. Ces variations dans leurs expériences sexuelles se traduisent dans une définition de soi comme homosexuelle ou bisexuelle.

En ce qui concerne les parcours simultanés et progressifs, la définition de soi en tant que lesbienne s'affirme généralement lors de la rencontre avec une lesbienne se reconnaissant comme telle, ou par l'engagement militant dans des groupes mixtes ou non mixtes.

Les récits de vie montrent que chaque trajectoire individuelle de nomination est une *expérience sociale* : la manière de se penser n'est en effet pas indépendante du langage, des représentations sociales, des idéologies dominantes, des productions culturelles. D'ailleurs, on notera que les femmes vivant des relations exclusives avec des hommes, identifiées donc comme hétérosexuelles, n'ont pas été confrontées à une exigence de nomination. Lorsque je leur ai demandé : « Pourquoi avez-vous toujours été hétérosexuelle ? » ou : « Pourquoi êtes-vous hétérosexuelle ? », la plupart d'entre elles ont éprouvé des difficultés à répondre. Sans doute parce que la question ne se pose jamais sous cette forme quand on est dans la norme.

Étudier les modes d'autodéfinition permet de comprendre comment les lesbiennes se pensent et se construisent pour elles-mêmes. Sans nécessairement qu'elles en aient conscience, les termes mêmes qu'elles emploient pour se nommer s'inscrivent dans une histoire, des théories, des luttes. C'est pourquoi un détour historique sera nécessaire avant d'aborder la question de la nomination proprement dite.

Qu'en est-il par ailleurs de la présentation aux autres, et particulièrement à l'entourage proche ? L'enquête révèle qu'il est plus simple de dire que l'on est en couple avec une femme, que d'affirmer : « Je suis lesbienne. »

Chez les lesbiennes, la règle de la fidélité amoureuse et sexuelle apparaît déterminante dans la définition du duo. En témoignent les propos des interlocutrices engagées dans une relation stable, dont la majorité disent pratiquer l'exclusivité sexuelle. Toutefois, d'autres configurations de couple apparaissent : des relations clandestines à la polyfidélité entendue comme modèle politique, en passant par le multipartenariat contractualisé et celui que je qualifie de multipartenariat affectif. Quelle que soit la configuration établie, la place qu'occupe le désir dans le vécu des relations est centrale dans les manières de penser le couple. Enfin, malgré la prégnance de la monogamie comme modèle, les positions varient sur la question de la légalisation des unions, qu'il s'agisse du pacs ou du mariage. La volonté d'exclusivité sexuelle et affective dans le couple est liée, d'une part, au désir mutuel partagé et, d'autre part, à la difficulté de dissocier la sexualité de l'affect. C'est pour cette raison qu'on mettra l'accent sur la place de la sexualité dans la constitution des couples.

Au-delà des différentes pratiques évoquées, ce qui caractérise la sexualité des lesbiennes, c'est qu'elle n'est pas centrée sur le coït. Le script (éléments

composant une relation sexuelle) lesbien n'inclut pas nécessairement la pénétration digitale ou par objets sexuels, pour reconnaître une situation sexuelle. En outre, les techniques mises en œuvre sont toutes susceptibles d'être réciproques. Sur ce point, les discours des interviewées révèlent un effacement des rôles de genre dans la manière de penser la sexualité et le rapport à la partenaire. La différence des genres comme fondatrice de l'identité s'en trouve alors déplacée, voire dénaturalisée. On peut voir ainsi se dessiner une nouvelle cartographie du désir.

CHAPITRE PREMIER

« La lesbienne », ou l'invention d'une catégorie

Le terme « lesbienne tire son origine de l'île de Lesbos, où vécut, aux VII^e et VI^e siècles avant notre ère, la poétesse grecque Sappho qui chanta la première la passion et le désir entre femmes. À la Renaissance, le mot « tribade », du grec *tribein*, « frotter, s'entrefrotter », apparaît et restera en usage jusqu'au XIX^e siècle, où il se trouvera supplanté par celui de « lesbienne ». Baudelaire, entre autres, y contribua, en l'employant dans *Les Fleurs du mal* (1857). Au milieu du XIX^e siècle, « lesbienne », « saphiste », « tribade » et « invertie » sont des termes utilisés pour distinguer les différentes pratiques sexuelles entre femmes.

« *La lesbienne* » : une construction historique

C'est à la fin du XIX^e siècle, dans un contexte de médicalisation et de naturalisation ¹, qu'est créée progressivement, par la littérature médico-légale, la figure spécifique de « la lesbienne ».

Dans un premier temps, l'homosexualité féminine est définie sur le modèle de la ressemblance et désignée par la métaphore des sœurs jumelles². Mais, très vite, « la lesbienne » est redéfinie dans les classifications médicales en vigueur selon les critères de la différence fondamentale des sexes et des genres. On considère alors que c'est la biologie qui détermine les rôles sociaux : à mâle et femelle correspondraient strictement des rôles et des pratiques caractérisant le masculin et le féminin et englobant la totalité de la personne. Chez la « vraie » lesbienne, on doit donc constater une « inversion » : elle n'imité pas les hommes, elle en possède les caractères, en particulier la virilité, elle « se sent homme vis-à-vis des autres femmes³ ». L'homosexualité féminine (la « vraie ») passe nécessairement par un « emasculinement⁴ » : « la lesbienne » porte le costume masculin et endosse le rôle de l'homme dans toutes ses facettes.

Les psychiatres de l'époque proposent de multiples typologies de l'inversion. Très présentes dans les travaux allemands sur l'homosexualité masculine, on les retrouve dans la majeure partie de la littérature médicale qui invoque l'inversion des femmes⁵. L'« invertie » s'oppose à la « femme normale qui se laisse séduire⁶ ». Seule « la lesbienne » masculine est considérée comme une « anormale résolue ». Les femmes qu'elle séduit, appelées saphistes, « sont au contraire, entraînéees aux amours lesbiennes, surtout par la difficulté rencontrée dans les amours avec les hommes ou entraînéees par les compagnes corrompues⁷. Si la femme invertie « se sent homme », la femme « normale », quant à elle, devra tenir « l'unique emploi dont elle est capable ; elle se laissera séduire, prendre ; elle sera la victime joyeuse, tandis que l'autre devra toujours assumer le personnage masculin, la violenter dans une brutalité et une

douleur plus ou moins factices », affirment Cesare Lombroso et Guglielmo Ferrero⁸.

Le modèle du couple lesbien, ainsi défini par les médecins, reconstruit la complémentarité hétérosexuelle à travers des rôles de genre bien tenus : l'une conserve l'« instinct du rôle féminin⁹ », tandis que l'autre adopte le rôle inverse. Magnus Hirschfeld décrit des couples de tribades où la « partenaire virile » est le « mari », et où « parfois la malheureuse épouse est réduite à un véritable esclavage sexuel¹⁰ ». C'est bien l'institutionnalisation du rapport homme/femme dans sa plus grande brutalité qui est décrite ici¹¹. Qu'un être femelle puisse tenir, dans les fantasmes de ces auteurs, le rôle absolu de l'homme, montre, bien avant les théories féministes, combien les rôles de genre sont distincts de l'anatomie. « Le masculin et le féminin régissent donc l'union des invertis », affirme Georges de Saint-Paul : « En toute association amoureuse ou en toute recherche d'association amoureuse, l'un, plus mâle, prend les fonctions de l'homme, l'autre, moins mâle, prend le rôle de la femme¹². »

En opposant « l'invertie congénitale¹³ » et « la saphique », il s'agit de distinguer le vrai du faux, la maladie du vice. Alors que « l'invertie » est la seule « vraie » homosexuelle, sa « victime » échappe au label de la science et peut ainsi rester dans son rôle féminin : « Comme telle, elle est vue comme faible, influençable, voire débauchée, mais elle n'est pas une lesbienne car elle est une femme », écrit Brigitte Lhomond¹⁴. Si « la lesbienne » n'est plus considérée comme une « vraie » femme, c'est qu'elle semble échapper à ce que doit être une femme : elle n'en assure pas la fonction (par le refus de la maternité, du mariage hétérosexuel, ou par la réalisation sexuelle en dehors des hommes). « L'invertie congénitale » appartient si parfaitement à l'ordre du masculin qu'elle en devient l'archétype, et c'est ainsi que le

mot « lesbienne » devient synonyme de masculinité. En refusant son statut de femme, « la lesbienne » met en cause la distribution des rôles de sexe : parce qu'elle ne peut pas être considérée comme une « vraie » femme, les termes utilisés le plus couramment pour « la » nommer sont « dégénérée » (synonyme de lesbienne) et « virago » (c'est-à-dire une femme d'allure masculine).

La volonté de réintroduire la binarité sexuelle dans le couple lesbien, et avec elle l'affirmation de la complémentarité, témoigne de la crainte de l'indifférenciation, cause de la dégénérescence de l'espèce. Le mélange des sexes (androgynie) – comme celui des « races » – provoque une réelle inquiétude chez les médecins et psychiatres de la fin du XIX^e siècle. Celle-ci se manifeste dans de nombreux écrits par l'introduction d'un nouveau modèle, celui du « troisième sexe ». Le docteur Saint-Paul insiste sur « le danger social de l'uniformisation fonctionnelle de l'Homme et de la Femme » ; il ajoute : « C'est une bonne condition de l'équilibre social que les hommes et les femmes conservent même dans l'aspect *physique*, dans le *vêtement*, dans les *manières* et dans les *gestes* ce qui caractérise leur sexe ¹⁵. » Tout comportement ou apparence relevant du masculin chez une femme est alors perçu comme « symptôme » du lesbianisme. En outre, si l'inversion est un retournement du même, « l'horreur d'une fusion des deux sexes dans un troisième sexe correspond à l'horreur de l'homosexualité ¹⁶ ». C'est pourquoi il va être nécessaire de la mesurer afin de mieux la contrôler.

Les débats sur l'homosexualité, marqués par l'étiologie du XIX^e siècle – la recherche des causes ¹⁷ et l'hypothèse que l'orientation sexuelle procède de la nature –, évoluent ainsi vers l'« obsession du comptage » dès l'apparition des enquêtes quantitatives. Ce nouveau type d'interprétation se développe à partir de 1903,

avec la première enquête visant à identifier le pourcentage d'hommes homosexuels en Allemagne, publiée par Hirschfeld. Selon Hirschfeld, mesurer le nombre d'homosexuels permet de fixer une juste proportion de pratiques homosexuelles et s'inscrit dans la lutte pour l'abrogation de l'article 175 du code pénal prussien réprimant les relations homosexuelles entre adultes¹⁸.

Cinquante ans après¹⁹, l'enquête de Kinsey inclut pour la première fois des pratiques sexuelles entre partenaires de même sexe (hommes et femmes) dans les deux rapports publiés : l'un sur les comportements sexuels de l'homme (1948), l'autre sur ceux de la femme (1953)²⁰. Pour Kinsey, zoologue et biologiste de formation, la sexualité est une fonction biologique normale, acceptable, quelle que soit la forme sous laquelle elle se manifeste. Pour définir en quoi une activité peut être qualifiée de sexuelle, Alfred Kinsey choisit de l'indexer à l'orgasme (défini comme « phénomène distinct et particulier que l'on peut généralement reconnaître aussi facilement chez la femme que chez l'homme²¹ »), en prenant en compte le sexe comme variable influant sur le comportement sexuel²². Les orgasmes sont comptabilisés selon leurs modes d'obtention : la masturbation, les rêves nocturnes aboutissant à l'orgasme, les caresses hétérosexuelles, le coït hétérosexuel, les activités homosexuelles et les contacts sexuels avec les animaux. Ainsi Kinsey s'intéresse aux activités sexuelles productrices d'orgasmes, sans réellement les hiérarchiser.

Kinsey propose un continuum entre hétérosexualité absolue et homosexualité exclusive, lesquelles constituent les bornes extrêmes d'une échelle à sept positions qu'il construit pour classer les individus²³. Ce qui l'amène à produire plusieurs résultats, et non un chiffre unique sur la fréquence de l'homosexualité, pour les deux sexes. Il affirme même « que l'on ne saurait évaluer le nombre d'homosexuels²⁴ ».

L'« expérience homosexuelle jusqu'à l'orgasme » concerne 37 % des hommes et 13 % des femmes. Toutefois, à propos de l'activité homosexuelle des femmes, Kinsey déclare : « La conséquence essentielle du mariage est de mettre un terme aux activités homosexuelles, ce qui en diminue les indices et les fréquences d'activité chez les femmes mariées²⁵ », processus qui ne semble pas se retrouver chez les hommes. Selon Kinsey, « si l'on considère la place des individus sur l'échelle Homosexualité/Hétérosexualité (entre 20 et 35 ans) 11 à 20 % des femmes et 18 à 42 % des hommes ont “au moins une fraction d'homosexualité²⁶” ». Kinsey rejette les théories psychiatriques de la fin du XIX^e siècle, avec leurs divisions normal/anormal ainsi que la binarité des catégories de genre : « La nature n'est pas divisée en brebis et en boucs [...]. La nature, selon un principe fondamental de la taxinomie, a rarement affaire à des catégories distinctes²⁷. »

L'interprétation de l'homosexualité en termes de continuum revient à dire que toute femme ou tout homme peut être attiré aussi bien par les femmes que par les hommes (tant dans la pratique que dans le fantasme). La rupture avec les interprétations médicales de l'homosexualité et avec l'hypothèse de la naturalité de genre et de l'orientation sexuelle est nette. Cependant, pour Kinsey, les femmes et les hommes divergent dans la mise en acte de la sexualité, et les femmes ont des expériences de l'homosexualité moins fréquentes que les hommes, du fait de la contrainte sociale à l'hétérosexualité *via* le mariage. Si Kinsey, en biologiste, unifie les sexes, « Kinsey sociologue bute sur les variations sociales qu'il n'arrive pas à expliquer, sinon par un retour à l'ancrage biologique²⁸ ».

Vingt ans après le rapport Kinsey, le *Rapport sur le comportement sexuel des Français*, paru sous la plume du Dr Pierre Simon en 1972, se démarque nettement de son prédécesseur. Motivé par l'apparition de la

« société contraceptive » (la loi Neuwirth autorise la pilule en France en 1967), il a comme principal objectif « d'aider la société française à mieux prendre conscience d'elle-même pour mieux évoluer et se transformer »²⁹. Pour Simon et l'ensemble de son équipe, « la comptabilité des orgasmes, masturbations, rapports homosexuels est incompatible avec l'appréhension de la vraie vie sexuelle de l'individu³⁰ ». Son travail, « véritable rapport sur la normalité³¹ », est élaboré dans une perspective plus restrictive que celle de Kinsey, puisqu'il considère comme relevant du rapport sexuel uniquement les coïts hétérosexuels. Il définit comme rapports sexuels « complets », « [l']union des sexes entre un homme et une femme³² » et n'appréhende les relations homosexuelles que comme une catégorie marginale (au moyen de quatre questions à la fin du questionnaire). Classant l'homosexualité parmi les « autres expériences sexuelles » (masturbation et éjaculation pour les hommes, orgasme pendant le sommeil pour les femmes...), il ne rencontre que 5 % d'hommes et 2 % de femmes ayant eu au cours de leur vie une relation homosexuelle. Ainsi, peu d'analyses sont présentées concernant les pratiques sexuelles entre partenaires de même sexe. L'enquête Simon ne portait, il est vrai, que sur des couples mariés, ce qui explique la marginalité de l'homosexualité parmi ses données.

Butch-fem : une subversion des codes ?*

L'apparition et l'utilisation des notions de sexualité, d'hétérosexualité et d'homosexualité à la fin du

* Les termes en italique suivis d'une astérisque sont définis dans le glossaire en fin d'ouvrage.

XIX^e siècle et au début du XX^e ont eu une influence certaine sur la manière dont sont perçues les « identités » à l'échelle individuelle ou collective et sur la façon dont les lesbiennes se définissent au cours des époques.

Au cours de la première moitié du XX^e siècle, les lesbiennes se référaient elles-mêmes au modèle binaire élaboré par les théories médicales. Par exemple, le célèbre couple formé par Gertrude Stein et Alice B. Toklas dans les années 1930 reposait sur une distribution apparemment très traditionnelle des rôles « féminin » et « masculin ». À l'époque cette répartition des « rôles » pouvait représenter une alternative à la dissimulation, aux mariages de façade ou à la solitude. Elle a servi de référence à de nombreuses lesbiennes jusque dans les années 1950³³.

Alors que la théorie de l'inversion distinguait la « vraie » (dont les caractéristiques sociales relevaient de la masculinité) de la « fausse » lesbienne (celle qui présentait les stéréotypes sociaux de la féminité), de nouveaux codes de reconnaissance émergent à travers le couple *butch-fem* où l'une et l'autre se reconnaissent comme de « vraies » lesbiennes.

Le fait d'endosser les rôles *butch* et *fem* constituait à l'époque un vrai défi par rapport à la norme hétérosexuelle. En effet, dans les années 1950, être *butch* en ne portant que des vêtements d'homme, et en osant ainsi affronter la rue, n'était pas seulement une façon de jouer avec le stigmat, c'était aussi risquer l'emprisonnement, du moins aux États-Unis. Être *butch* ou *fem*, ainsi que l'écrit Joan Nestle, était à la fois une position de visibilité lesbienne et un jeu chargé d'érotisme : « Ces étiquettes [description simpliste des catégories *butch-fem*] oublient les deux femmes qui ont développé leur style propre pour des raisons spécifiques, qu'elles soient érotiques, émotionnelles ou sociales. Les relations *butchs-fems*, telles que je les

ai vécues, étaient des affirmations érotiques et sociales complexes, et non pas des répliques factices de l'hétérosexualité. Elles se nourrissaient d'un langage profondément lesbien, de postures, d'habits, de gestes, d'amour, de courage, d'autonomie. En particulier dans les années 1950, les couples *butch-fem* étaient les combattantes d'avant-garde contre le conservatisme sexuel. Parce qu'elles étaient visibles, elles essayaient la violence quotidienne de plein fouet³⁴. »

Les écrits de lesbiennes ayant vécu dans les années 1950 et 1960 témoignent de cette volonté de reconstruire les codes de genre³⁵. Revendiquer la position de *fem* traduisait à l'époque une réflexion sur la domination masculine et une mise à distance de la catégorie « femme », par une construction de la féminité dissociée des stéréotypes de genre.

Devenant des codes internes à la culture lesbienne, les catégories *butch-fem* permettent de signifier des rôles sociaux relevant d'une critique de la masculinité et de la féminité traditionnelles. Toutefois les catégories *butch-fem* ne sont pas homogènes et on peut en mesurer les contenus sous forme d'échelle en s'appuyant sur la définition proposée par Gayle Rubin : la catégorie *butch* « doit être comprise comme une catégorie de genre lesbien constituée à travers le déploiement et la manipulation des codes et symboles du genre masculin³⁶ ». En symétrie, je propose de définir la catégorie *fem* comme une catégorie de genre lesbien, constituée à travers le déploiement et la manipulation des codes et symboles du genre féminin.

Les rôles de genre et leurs représentations vont être remis en cause par les théories féministes au cours des années 1970, infléchissant le lesbianisme vers une politisation collective.

*La traversée du féminisme :
sexe, genre et lesbianisme*

Avec la critique féministe des années 1970, c'est la classification des sexes/genres et ses effets sur l'organisation de la sexualité qui sont interrogés. Il s'agit de comprendre le rapport entre les femmes et les hommes et le statut inégal des sexes dans ce système.

Dans un article publié en 1975³⁷, Gayle Rubin propose une analyse novatrice de l'organisation sociale du sexe biologique (mâle et femelle) et de la fabrication sociale du féminin et du masculin (le genre). Avec la notion de systèmes de sexe/genre (*sex/gender systems*), elle propose d'étudier chaque société afin de déterminer les mécanismes exacts qui produisent et maintiennent ses propres conventions sur la sexualité. Elle considère en effet que « les systèmes de sexe/genre sont le produit de l'action humaine, historique³⁸ ». Il s'agit de saisir les liens existant entre les normes imposées pour les relations intimes, les systèmes de parenté, le système matrimonial et les arrangements économiques et politiques plus étendus, aucun système de sexualité ne pouvant être considéré isolément.

Pour Rubin, l'organisation sociale du sexe repose, d'une part, sur le genre, défini comme le produit des rapports sociaux de sexualité³⁹, d'autre part, sur l'hétérosexualité obligatoire et enfin sur les contraintes qui pèsent sur la sexualité des femmes. L'utilisation des femmes comme moyen d'échange (*traffic in women*) en est le principal vecteur. Avec Rubin, l'hétérosexualité sort de l'impensé et du « naturel » : le besoin sexuel entre les deux sexes est une production sociale systématique et réitérée – ce qu'elle qualifie d'« hétérosexualité obligatoire ».

Cette critique féministe radicale de l'hétérosexualité comme régime politique est poursuivie par Monique

Wittig dès 1976. Dans « La catégorie de sexe ⁴⁰ », elle démonte le présupposé de la différence des sexes qui structure la pensée de la *différence* en donnant un statut *inné* et *a priori* à l'hétérosexualité. Cette différence sexuelle qui émanerait du corps vient justifier une classification arbitraire qui structure et maintient le rapport de pouvoir inégalitaire entre les hommes et les femmes. Elle est la base de la *société hétérosexuelle*. Cette différence construite entre homme et femme, féminin et masculin, génère encore une autre distinction : entre homosexualité et hétérosexualité ⁴¹. Wittig prône l'abolition pure et simple de la catégorie de sexe comme outil de perception du social. Le changement social ne pourra s'opérer qu'avec la suppression des catégories « sexe », « genre », « femme », « homme », « hétérosexualité » ⁴². Toutefois, pour Wittig, l'idée d'une société asexuée dans laquelle tout le monde aurait une sexualité indéterminée n'est pas non plus souhaitable.

Les perspectives ouvertes par Rubin et Wittig permettent d'envisager l'hétérosexualité comme « un système social, la pierre angulaire de l'appropriation des femmes à laquelle les lesbiennes échappent en partie ⁴³ ». Selon cette perspective théorique, ce qui fait une femme, c'est la contrainte hétérosexuelle à laquelle les lesbiennes se soustraient. Mais elles n'échappent pas aux autres formes d'appropriation collective. Chez Wittig, le lesbianisme n'est pas une simple pratique sexuelle, mais un concept pour une théorie permettant de sortir de « l'analogie *a priori* entre le (genre) féminin/sexe/nature ⁴⁴ », et ainsi de supprimer les genres.

Le postulat de Monique Wittig selon lequel, dans une *société lesbienne*, il n'y aurait plus d'oppression de sexe, est discuté à partir des années 1980 par les mouvements de lesbiennes issues des migrations. Selon certaines de ces détractrices ⁴⁵, la disparition de

l'oppression de sexe n'implique pas la disparition de l'oppression tout court, c'est-à-dire des rapports de classes, de couleurs, ou même des sexualités – à moins, notent-elles, d'admettre qu'il puisse y avoir une sexualité sans pouvoir ou en dehors du pouvoir.

Parmi les tendances politiques issues des mouvements lesbiens des années 1980, le lesbianisme politique s'inscrit dans la continuité de la critique féministe matérialiste. Il dénonce l'oppression que subissent les femmes par la remise en cause, entre autres, du lien traditionnel entre le sexe biologique et les caractéristiques qui lui sont attribuées (le système de genre). Transposé aux pratiques lesbiennes, ce modèle de pensée sous-tend la remise en cause du dualisme homme/femme et sa complémentarité de genre : masculin/féminin. L'accent est alors mis davantage sur la création de contre-espaces qui permettent de vivre une « féminité » non assujettie aux regards des hommes sans pour autant s'identifier au masculin. Alors que les notions *butch* et *fem* étaient vécues comme libératrices dans les décennies 1950 et 1960, cette alternative au contrat hétérosexuel est fortement critiquée dans les mouvements lesbiens des années 1970 et 1980. Le principal reproche porte sur la catégorie *butch* perçue comme « jouant » à faire l'homme. Autrement dit, ça n'est pas tant l'affirmation du couple *butch-fem* qui suscite la réprobation, mais l'identification supposée des *butchs* aux hommes, donc au groupe dominant.

À partir des années 1990, en France, le débat sur les catégories *butch-fem* propose de nouvelles voies de pratiques sociales et de théorisations. Au centre des discussions, le questionnement porte sur la déconstruction de la norme hétérosexuelle et la remise en cause de son corollaire, l'appropriation des femmes, par la revendication des pratiques sociales *butch* et *fem*. On peut distinguer deux conceptions